

toilettes ! Quels chapeaux ! Ici la femme de vingt ans se retrouve. " Les mots ne suffisent pas à décrire les costumes du matin de ces dames. Imaginez-vous le chapeau le plus fashionable, noir, avec au moins six et souvent dix ou douze énormes plumes, un immense coquillé de dentelle ou de ruban autour de la forme, et des nœuds énormes partout où l'on peut en fourrer. Avec cela une pelisse de quelque couleur éclatante, en satin ouaté et des manches d'une ampleur immense. Comme toutes les femmes portent ces chapeaux, on me dévisage avec ma petite capote, et je serai vraiment obligée d'en avoir un pour sortir. Pauline, avec le sien sur la tête, est beaucoup plus grande du menton jusqu'en haut que du menton jusqu'aux pieds !

" Et cependant on ne s'habille presque pas, dit-elle, et le luxe, abandonné pendant les horreurs de la guerre, alors qu'on se battait sous les murs de Berlin, n'a pas été repris. On me disait hier que l'on ne voyait plus d'équipages, tous les chevaux ayant été envoyés aux armées. Hier, nous avons dîné chez la princesse Ferdinand de Prusse, la mère de la princesse Louisa Radziwill. Je n'ai jamais vu vieille femme si compassée, si raide, si désagréable ; vieille cour outrée ; elle m'a fait une peur affreuse."

Elle était timide dans les salons, cette jeune Bradamante des grandes routes, et rien ne lui coûtait plus qu'une présentation dans un nouveau cercle. La seule épreuve qu'elle redoutât réellement allait commencer à Berlin. Lord Burghersh devait se rendre auprès de sir Charles Stuart, l'un des plénipotentiaires anglais (lord Aberdeen était le premier) dont elle occupait la résidence à Berlin ; nous le retrouverons ambassadeur à Paris, et père de deux autres de nos correspondantes.

Le 1^{er} novembre, lady Burghersh écrit à sa mère : " Les armées se sont avancées avec une rapidité merveilleuse, et seront, je crois, à Francfort avant Burghersh. Il part demain ; je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'éprouve ; il faut un courage peu commun, rien que pour penser à ma situation, à mon abandon dix fois aggravé par la marche des armées sur le Rhin ; car si c'est une bonne nouvelle pour la *cause*, cela l'éloigne d'au-

tant plus de moi. Mais à quoi bon se lamenter à propos de choses qu'on ne peut empêcher ? ... Je ne me laisse pas décourager, dit-elle ailleurs, et je suis chaque jour plus convaincue d'avoir eu raison de venir, car si une affection toujours croissante et une profonde reconnaissance peuvent satisfaire une femme, je dois être contente de Burghersh, et si nous souffrons tant d'une séparation qui durera au plus quelques semaines, que serait-ce si j'étais restée en Angleterre ? Donc, tout est pour le mieux."

Néanmoins, au bout de trois semaines, la résignation de la délaissée était épuisée ; elle était sans nouvelles de son mari ; un officier anglais, qui allait rejoindre le quartier-général autrichien, offrait de l'escorter. Malgré la neige, malgré la nécessité de traverser la ligne de retraite des Français, elle partit, et n'atteignit Francfort que le neuvième jour. De Weimar, où la retenait le manque de chevaux, elle écrivait à sa mère : " Jusqu'à mon arrivée ici aujourd'hui, je ne soupçonnais pas où pouvait être B. ni ce qu'il faisait... Pas de nouvelles sur la route, pas de lettres ici, mais, en compensation, j'apprends que les deux empereurs et le roi de Prusse sont à Francfort ; je le trouverai donc là, et ma joie peut se concevoir... Vous verrez que nous ne sommes pas passés par Leipzig. La ville est dans un tel état dû au nombre des cadavres restés sans sépulture depuis la bataille, qu'on nous conseilla de n'en pas approcher. Dieu sait que nous avons vu assez d'horreurs sans aller en chercher d'autres. Nous avons suivi la ligne de retraite des Français ; il y a maintenant un mois qu'ils ont passé, et les routes sont couvertes de chevaux morts et de débris humains. Nous en verrons beaucoup d'autres, nous dit-on, entre Ci et Francfort, surtout à Hanovre, où Wrede a livré une grande bataille, il y a quinze jours. Rien ne peut décrire la dévastation du pays, et, sans le voir, on ne peut se faire une idée des effets produits par une semblable retraite... On nous dit que les soldats français mouraient de faim, et offraient leurs boucles d'oreilles pour un morceau de pain que les habitants leur refusaient. (Voilà un trait qu'on ne relèvera jamais à la charge des Français.) En conséquence, le fleuve est plein de cadavres, et il